7e Année. — N° 7 5 Avril 1901.

LE

PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

Adhérent à l'« Union Espiritista Kardeciana de Cataluña »

RÉDACTEUR EN CHEF : **A. LAURENT DE FAGET** | SECRÉTAIRE : **GABRIEL DOLBAU**

Le Journal paraît du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

AVIS

Les bureaux du « Progrès Spirite » sont ouverts tous les jours, de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures, dimanches et fêtes exceptés. Notre Rédacteur en chef y reçoit, les lundi, mercredi et vendredi, de 3 à 6 heures.

Pour éviter tout retard, les lettres, demandes de renseignements, de volumes, de brochures, etc., doivent être adressées : à l'ADMINISTRATION du « Progrès Spirite », 1, rue Oberkampf, à Paris, 11e.

32e anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec.

En attendant que nous puissions publier, dans notre prochain numéro, le compte-rendu de la cérémonie qui a eu lieu, le 31 mars, au cimetière du Père-Lachaise, et afin que nos lecteurs aient, dès à présent, un écho des paroles qui y ont été dites en l'honneur du Maître, nous publions, ci-après, l'allocution prononcée par notre Rédacteur en chef en cette circonstance :

Discours de M. Laurent de Faget.

Mesdames, Messieurs,
Frères et Sœurs en Croyance,

C'est aujourd'hui, non pas jour de deuil, mais jour de fête pour le Spiritisme. Nous oublions les vulgaires soucis dont l'existence est généralement composée, les travaux qui nous occupent d'ordinaire, les ombres de la vie matérielle inférieure, pour saluer le jour glorieux de la vie future, l'éblouissant soleil de l'au-delà.

Et quelle antithèse dans notre réunion d'aujourd'hui ! Nous venons en quelque sorte chanter l'hymne éclatant de la Vie dans les champs désolés de la Mort ! Autour de nous, dans cette vaste et célèbre nécropole où reposent les dépouilles de tant de défunts illustres, où tant de poussières humaines mêlent leur néant plus ou moins pompeux, des fosses lugubres sont partout creusées, des pensées poignantes sont partout inscrites, et l'ange du trépas semble se pencher sur les tombes, un doigt sur les lèvres, pour symboliser, aux yeux des âmes encore ignorantes, l'éternel mystère de la mort. Les anciennes religions, dont la foi chancelante n'a plus d'essor, dont les préceptes sont, pour la plupart, tombés en désuétude, ont prononcé ici, le plus souvent, quelques paroles décolorées où ne vibraient plus les accents généreux des époques de foi. Et le souffle glacé du Matérialisme, effeuillant les plus suaves fleurs de l'espérance, est entré ici à son tour, agitant tristement les cyprès funèbres, émiettant sur les tombes profanées les symboliques débris de leurs couronnes d'immortelles.

Les adversaires du Spiritualisme nous montrent, sous le sol niveleur du cimetière, dans l'égalité de l'anéantissement, la matière du corps humain, désagrégée, perdant peu à peu la forme qui la déterminait, pour devenir le plus informe assemblage d'éléments impurs, où rien ne subsiste de ce qui fut la personnalité humaine.

Eh bien ! nous venons dire à ces tombes, à ces ossements accumulés, à ces ruines de ce qu'on croit toute la vie : vous mentez ! La mort ne prend rien de l'être réel ; elle n'anéantit pas, n'altère pas la pensée, la volonté. L'Esprit est immortel ! Ce qui disparaît ici peu à peu sous l'action dissolvante

du temps, ce n'est même pas la forme humaine, puisque nous savons qu'elle se perpétue dans le *périsprit*, véritable corps de notre âme ; ce qui disparaît, c'est le vêtement usé de cette forme inaltérable, c'est l'enveloppe grossière qu'elle avait dû revêtir pour séjourner matériellement ici-bas.

L'Esprit est immortel ! Quand il a bien vécu dans son court passage sur la terre, c'est-à-dire quand il a été simple et bon, il n'a point de peine à briser les liens fragiles qui le retiennent encore à la chair périssable. Saluez-le dans son ascension glorieuse ! Il quitte la vie matérielle inférieure. si angoissante pour la généralité des êtres humains ; il s'élève, degrés par degrés, au-dessus de la boue sanglante de la terre, pour aller respirer un air plus pur dans un meilleur monde. Il rompt avec le fanatisme, l'orgueil, la méchanceté, l'égoïsme, les vices profonds de notre humanité, pour regarder, plus haut que nos horizons bornés. la perfection souveraine et la beauté infinie, Il va vers ces régions merveilleuses, mais non plus mystérieuses, où l'humanité de l'au-delà, délivrée de nos jougs matériels, vit, travaille et progresse.

Il va, non vers le repos, mais vers l'activité toujours croissante, vers le bonheur toujours plus complet !

L'Esprit est immortel !

Oh ! qu'une tombe est peu de chose ! On la prend, généralement, pour l'abîme où tout s'engloutit ; on la pare des fleurs du souvenir ; dans les premiers temps, la douleur y éclate en sanglots. Puis, la tombe est souvent oubliée, les vivants se détournent du chemin qui conduit vers les morts. Adieu, tombe ! Ceux dont tu gardes les cadavres ont échappé, par l'esprit, à l'étreinte du trépas. Que te reste-t-il, dans l'oubli des incarnés et dans l'oubli des désincarnés ? Rien : un lierre où l'oiseau vient nicher, une pierre que visite le soleil et que la pluie vient laver. Mais rien ne vibre plus en toi et autour de toi. L'oubli, tel est le véritable linceul des morts !

Cependant, il est des tombes immortelles, comme ce dolmen devant lequel nous nous inclinons chaque année, le cœur pénétré de reconnaissance pour celui dont le corps fut couché là il y a 32 ans, mais dont l'Esprit délivré rayonne parmi les meilleurs, dans cette vie de l'au-delà que, mieux que personne, il nous a décrite.

C'est Allan Kardec qui, par ses admirables ouvrages, par l'exemple de sa vie toute de dévouement à l'idée spirite, d'amour pour l'humanité, nous a ouvert la voie où nous sommes entrés, aimant, recherchant et suivant sa trace.

C'est toi, Maître ! qui a le mieux éclairé notre esprit, satisfait notre raison, réjoui notre cœur, élevé notre conscience. Tes ouvrages sont aujourd'hui entre toutes les mains ; la philosophie que tu nous as enseignée, appuyée sur la raison et la science, a fait le tour du monde, essuyant partout des larmes, raffermissant les pures croyances ébranlées, relevant l'homme à ses propres yeux. Sois béni de quiconque a pleuré, sois béni de quiconque a douté, ô toi qui, montrant à tous le chemin de l'éternelle vie, a vaincu le doute et apaisé la douleur !

Au nom du Groupe « Espérance » et de la Rédaction du « Progrès spirite », je te salue respectueusement, ô Maître ! Je te demande de veiller sur ceux dont le cœur est plein de toi.

Je sais que notre souvenir affectueux montera vers toi, non comme cet encens officiel des églises qui parfume les objets matériels, mais comme la sincère voix du cœur que ton âme aime à entendre. Qu'il te dise que nous sommes résolus à pratiquer ton enseignement, à le défendre contre toutes les attaques ; qu'il t'apporte, dans la sphère supérieure d'où tu diriges encore tes disciples de la terre, le constant hommage de leur admiration, de leur reconnaissance et de leur amour !

LA RÉINCARNATION

Si ceux qui ne croient pas au Spiritisme et trouvent dans la théorie de la réincarnation le principal motif de leur incrédulité, se décidaient à étudier à fond, et préférablement à tout autre, ce point de doctrine, ils y trouveraient justement leur principal élément de conviction.

Nous ne nous adressons pas ici aux athées, parce qu'ils ne sont pas encore préparés à ces études.

Nous parlons aux déistes de toutes les sectes, à ceux à qui ne répugne pas la lecture des livres saints, parce que c'est à cette source que nous allons chercher les preuves les plus convaincantes de la pluralité des existences.

Les écritures sont en effet remplies de faits qui prouvent jusqu'à l'évidence la vérité de la réincarnation. Les prophètes l'ont annoncée dans de nombreux passages et sous différentes formes et figures, laissant voir clairement qu'ils acceptaient le principe de la pré-existence.

Parmi les nombreux textes que nous pourrions extraire des Evangiles, nous citerons

de préférence le suivant qui, par sa simplicité et sa clarté, ne laisse pas le moindre doute que la théorie de la réincarnation fait partie des enseignements de Jésus.

« Or je vous dis qu'Elie est déjà venu,
« et ils ne l'ont pas reconnu, mais ils lui
« firent tout ce qu'ils voulurent. Ainsi à son
« tour le Fils de l'homme souffrira pour
« eux ».

« Alors les disciples comprirent qu'il leur
« avait parlé de Jean-Baptiste ».

(St. Mathieu chapitre XVII, versets 12 et 13).

On voit donc que le prophète Elie, c'est-à-dire son Esprit, se réincarna dans Jean-Baptiste.

C'est le Christ lui-même qui l'a dit de ses lèvres très-pures et les Saints-Apôtres qui l'ont écrit, pour que cette doctrine passât à la postérité. C'était donc la volonté de Dieu qui s'accomplissait.

Depuis lors, qu'a fait l'Eglise? Elle a commencé par prohiber la lecture de la Bible sacrée comme si le Christ n'était descendu sur la terre qu'afin d'instruire ses membres uniquement et non l'humanité tout entière.

Mais les temps sont changés. La lecture et l'interprétation des Evangiles ne sont plus maintenant un privilège de l'Eglise.

La science a avancé et les hommes éclairés par elle comprennent que la liberté de penser est un droit sacré d'où découle la responsabilité de la créature devant le Créateur.

Etudiez, mes frères, la théorie de la réincarnation. C'est par elle que se prouve la justice de Dieu. C'est elle seule qui peut expliquer, sans porter atteinte à la bonté divine, la raison d'être de l'inégalité entre les créatures au point de vue de leur sort sur la terre.

Dans cette théorie sublime, où se révèle la justice et la sagesse infinie du Tout-Puissant, vous trouverez la véritable consolation de toutes les tribulations du présent par la certitude de la félicité future.

Reivax.

(*Luz y Union de Barcelona*).

CONFÉRENCE SUR LE SPIRITISME

(*Suite*) (1).

D'après la doctrine spirite qui compte le plus grand nombre d'adeptes en France, c'est-à-dire d'après la doctrine d'Allan Kardec, l'origine des Esprits se perd dans la nuit des temps. Je ne m'attarderai pas à vous exposer les divers systèmes qui ont déduit, de l'étude des lois naturelles, des données plus ou moins rationnelles sur l'origine des êtres. Cela nous entraînerait beaucoup trop loin. Je me contenterai de prendre l'Esprit à son entrée dans l'humanité. C'est alors seulement que sa conscience s'éveille et qu'il commence à être responsable de ses actes dans la mesure de son intelligence et de sa force morale.

Les spirites admettent que tous les Esprits ont le même début. Simples et ignorants, à peine éclairés par les premières lueurs d'une conscience naissante, ils ont à chaque instant à choisir entre le bien et le mal. En outre, ils sont sollicités par les conditions de la vie terrestre, conditions éminemment pénibles et difficiles, à exercer sans cesse leur intelligence, afin de trouver les moyens d'en triompher.

Ainsi donc, les conditions dans lesquelles se trouvent placés les Esprits débutant dans l'humanité sont telles, que continuellement, par la force des choses, ils sont contraints de se livrer à une sorte de gymnastique morale et intellectuelle, grâce à laquelle ils acquièrent jour par jour de l'expérience et font des progrès bien lents, mais continus, moyennant lesquels, avec le temps, — car les siècles ne sont rien pour un être immortel, — ils parviennent de l'état sauvage le plus grossier à l'état de civilisation relative que nous constatons autour de nous, en attendant qu'avec de nouveaux efforts continués pendant de nouveaux siècles, ils parviennent à l'état d'Esprits supérieurs, puis de purs Esprits, trouvant dans le gouvernement des mondes l'emploi de facultés transcendantes qu'ils ont acquises à force de peine.

Voilà dans son ensemble le tableau de la destinée des Esprits ou des hommes, c'est tout un. Mais, en fait, les choses ne se passent pas d'une manière aussi simple et aussi régulière, du moins sur notre globe. On peut sans doute se représenter certains Esprits qui, toujours animés de bonnes intentions, franchissent toutes leurs étapes sans se détourner du bien et sans se préoccuper d'autre chose que de progresser en tout, en écoutant la voix de leur conscience. Mais ces types enviables s'incarnent sans doute dans d'autres mondes dont l'organisation est en rapport avec leur bonne volonté. Il semble que le séjour de la terre soit attribué à des Esprits moins sûrs d'eux-mêmes et qui, placés à chaque instant entre le bien et le mal, écoutent bien souvent la voix de leurs passions plutôt que la voix de leur conscience et faillissent à chaque instant. C'est alors qu'intervient la loi morale et que la peine du talion est appliquée au cou-

(1) Voir notre n° du 20 mars.

pable, parfois dès l'existence en cours, mais, dans tous les cas, infailliblement dans l'existence qui suivra. A la mort, l'Esprit dessincarné, de retour dans l'erraticité, subit une expiation plus ou moins pénible, suivant la nature de la faute, expiation toute morale qu'il s'inflige à lui-même ou plutôt que sa conscience, sortant de son engourdissement, lui inflige. Mais ce n'est pas tout. Il faudra qu'il se réincarne après un temps plus ou moins long passé dans l'erraticité, et alors il subira à son tour les maux et les injustices qu'il aura fait subir à d'autres.

L'Esprit, dans ses premières existences, a encore l'intelligence et le sens moral bien peu ouverts. A peine distingue-t-il le bien du mal, à l'aide d'un sentiment plutôt instinctif que raisonné. La justice éternelle ne lui demande jamais plus qu'il ne peut donner. Ses exigences sont en rapport avec le développement qu'il a acquis, et bien souvent certains actes restent impunis chez les sauvages, qui seraient l'occasion d'expiations terribles chez les civilisés. Rien n'est absolu dans cet ordre d'idées, et l'on en comprend la raison ; car pour être coupable, encore faut-il comprendre que l'on a mal agi.

Ce qui précède fait bien sentir le mécanisme du progrès. D'existence en existence, l'Esprit développe ses facultés intellectuelles par le travail, auquel il doit forcément, sauf un bien petit nombre d'exceptions, se livrer pour vivre. En même temps, son sens moral s'éclaire et se développe par ses bonnes actions, qui rendent ses progrès plus rapides, et aussi par ses mauvaises actions qui, en appelant sur sa tête une expiation inévitable, lui font faire d'utiles réflexions. A chaque existence nouvelle, l'Esprit s'incarne avec un bagage moral et intellectuel plus complet, avec un désir du bien plus grand, avec une tendance plus constante à éviter le mal. C'est ainsi qu'après un nombre considérable d'incarnations terrestres qui sont autant d'épreuves, il arrive un jour à vouloir toujours le bien et à mériter ainsi d'aller s'incarner dans des mondes plus heureux et plus avancés.

On voit, par l'exposé de ce système, que l'homme est le fils de ses œuvres. Cependant son progrès serait trop lent, s'il ne recevait pas un peu de secours de ses frères plus avancés que lui-même. Aussi un Esprit guide, remplissant ces conditions, est-il attaché à chacun pour l'aider, dans la juste mesure, à bien supporter ses épreuves. Mais ce guide n'est pas chargé de substituer sa volonté au libre arbitre de son protégé, et rien ne peut pour celui-ci suppléer à sa bonne volonté.

Je crois avoir fait comprendre clairement comment s'accomplit le progrès dans l'univers, c'est-à-dire par le travail et l'expérience. Il en est ainsi à tous les degrés de l'échelle, avec cette différence qu'arrivé à un certain développement intellectuel et moral, l'Esprit n'a plus besoin d'être stimulé par la nécessité pour travailler, ni par la crainte du châtiment pour faire le bien. Le désir de s'instruire et le bonheur qu'il éprouve en travaillant au bonheur des autres sont devenus des mobiles suffisants, dont la puissance augmentera sans cesse, à mesure qu'il s'élèvera vers les sommets de la spiritualité.

Je vais maintenant aller au devant d'une objection qui ne manquera pas de m'être faite. Parmi ceux qui ne se sont pas familiarisés avec ces idées nouvelles, beaucoup auront peine à admettre la pluralité des existences corporelles, par le motif qu'ils ne se rappellent pas avoir déjà vécu. — Si nous avions déjà eu d'autres existences, diront-ils, notre Esprit en aurait gardé le souvenir, à moins que celle-ci ne soit la première — Mais, dans ce cas, le système que je viens d'exposer ne saurait se soutenir ; car, pour que nous puissions faire comprendre pourquoi il se trouve en même temps incarnés sur la terre des Esprits à des degrés différents de savoir et de moralité, il faut de toute nécessité que les uns aient plus vécu que les autres, puisque ce n'est que par un plus grand nombre d'existences qu'ils ont pu acquérir davantage sous ce double rapport. Puis, pour expliquer qu'il puisse y avoir dans le même milieu des gens heureux et d'autres malheureux, sans passe-droit et sans injustice, il faut pouvoir dire que les uns sont venus à une nouvelle vie pour expier des fautes antérieures, et les autres sans avoir rien à expier, et seulement comme moyen de faire de nouveaux progrès. Nous ne pouvons admettre que l'existence des hommes que nous voyons sur la terre soit la première qu'il leur est donné d'accomplir, sans être obligés d'abandonner tout notre système. Voyons donc ce que nous pourrons opposer à l'objection tirée de l'absence de mémoire, que nous avons formulée.

Et, d'abord, si nous sommes dans le vrai, il est évident que la plupart des hommes qui viennent s'incarner sur la terre ont un passé qui est loin d'être exempt de blâme. Un certain nombre sont des criminels. Si donc le souvenir des anciennes existences s'était conservé dans les incarnations nouvelles, il aurait été une pierre d'achoppement terrible pour les bonnes résolutions

avec lesquelles chacun aborderait une nouvelle épreuve. Ce souvenir aurait pesé lourdement sur bien des malheureux, dont il aurait entravé les dispositions au bien, comme chez nous le souvenir du bagne est un obstacle presque infranchissable à l'amendement du forçat libéré. C'est donc avec grande raison que la sagesse éternelle à édicté les lois de notre être; et, quant à la possibilité de cet oubli, vous concevrez facilement que le changement d'organisme corporel soit un fait assez puissant pour effacer temporairement pour l'Esprit la mémoire du passé, mémoire qui lui revient périodiquement à l'état de désincarnation.

Il y a encore une autre raison qui fait que la perte du souvenir des anciennes existences est une chose utile. En effet, si l'Esprit incarné se rappelait son passé, il connaîtrait parfaitement toutes les conséquences de ses fautes et, à moins d'être animé de passions indomptables, — ce qui ne peut pas être le fait du grand nombre, — il ferait le bien par calcul. Or, cela ne doit pas être, car ce serait absolument insuffisant comme preuve de l'avancement de l'Esprit.

L'Esprit, perdant le souvenir du passé, revient à la vie avec le bagage intellectuel et moral qu'il a acquis par ses efforts, et il est évident qu'il ne peut prouver qu'il est devenu meilleur que s'il fait le bien naturellement, par les bonnes tendances qui résultent de son acquis antérieur, et sans avoir les éléments d'un calcul qui lui montrerait qu'il a intérêt à le faire.

Je sais bien que la simple connaissance de la doctrine que je viens d'exposer suffira, s'il l'adopte de bonne foi, pour lui faire comprendre qu'il a intérêt à ne pas se rendre coupable de méfaits qui seraient plus tard pour lui une cause infaillible de souffrance. Mais cela n'est pas la même chose, et n'exerce pas la même pression que le souvenir précis de faits personnels.

L'on peut d'ailleurs affirmer que ceux qui viendront à nous, et qui s'identifieront avec les idées nouvelles que nous leur faisons connaître, seront déjà assez avancés moralement pour ne pas se rendre coupables de fautes graves. S'ils n'avaient pas ce degré de force morale, ils repousseraient d'instinct notre doctrine, parce qu'ils sentiraient qu'ils ne peuvent se l'assimiler sans faire le sacrifice de leurs passions.

(*à suivre*).

(*Dictées reçues dans un groupe bisontin*).

MA CONVERSION AU SPIRITISME

(*Suite*) (1).

Mais que doit-on croire de la Providence?

N'est-ce pas une chimère inventée pour tromper l'esprit humain ?

C'était ma pensée de matérialiste ; je reconnais aujourd'hui une action réelle et occulte dans les évènements terrestres et, en particulier, dans le moindre fait qui nous intéresse.

Des preuves aussi nombreuses que concluantes viennent appuyer mon affirmation de Spirite. Ma conversion au Spiritisme en est la plus saillante.

Mais avant d'expliquer les faits qui déterminèrent cette conversion, il est bon de faire connaître le sentiment qui naquit en ma conscience de matérialiste lorsque j'en vins à réfuter le catholicisme et toutes les autres religions.

Tout d'abord, une démoralisation complète s'empara de ma pensée; un chaos inextricable régnait dans mon esprit pourtant vivace d'ordinaire et auquel on accorde une certaine perspicacité; la volonté m'abandonna, et toutes mes illusions s'envolèrent à la seule idée du néant qui m'attendait. L'espoir en un avenir meilleur étant déçu, je ne me considérais plus que comme un jouet en butte aux éléments. La vie, dans la condition qui m'était faite dans la Société, ne valait pas la peine d'être vécue; et je désespérais de vivre . . . .

Longtemps, je restai absorbé dans de tristes pensées ; longtemps, en méditant sur l'existence, je me laissai vivre, tel un automate vivant, moins intéressant et utile qu'une machine, encore moins que la brute.

Cependant, plus tard, la raison vint à mon aide et m'arracha de cet état incertain qui m'aurait conduit aux pires conséquences.

Un frisson puissant secoua mon être, et l'esprit de conservation l'emporta sur mon découragement moral.

Qu'importe si la vie doit finir dans le néant ?

Qu'importent les vicissitudes de l'existence ? Tout être qui vient au monde doit subir son sort ; il doit vivre et mourir suivant la loi ; la nature parle, l'homme doit écouter sa voix.

La vie est un combat ? Je lutterai, c'est mon droit, c'est mon devoir.

Mon devoir ! Ne dois-je pas remplir mon devoir vis-à-vis de la Société et aussi vis-à-vis de ma famille ?

---

(1) Voir notre n° du 20 mars.

En naissant, on contracte des dettes qu'il faut solder ; ces dettes sont inhérentes à tous les êtres vivants, relatives à notre organisation spéciale, et on ne peut considérer un homme autrement qu'un lâche et un vil lorsqu'il se soustrait à la loi universelle de la création.

Ce fut un cri instinctif que formula ma pensée ; ce furent aussi les bons côtés du Christianisme qui restaient en moi, joints à un bagage de théories républicaines, que j'ai puisé dans mes lectures et dans l'expérience de la vie.

J'étais assez connu par mes idées matérialistes, et la plupart de mes amis et connaissances m'approuvaient presque toujours dans mes saillies sûr ce chapitre. Encouragé dans cette voie, j'eus la vanité d'écrire tout ce que je pensais et de donner quelques copies du résumé de mes convictions à des amis d'alors, qui ont peut-être conservé mes manuscrits, signés de mon nom, dans lesquels je croyais réfuter l'existence de l'âme et celle de Dieu.

Je demande ici pardon au Tout-Puissant de l'avoir méconnu, mais est-ce bien ma faute ? N'est-ce pas la résultante d'une éducation mal dirigée, d'une conscience erronée, trompée par les dogmes d'une secte néfaste ?

Si au lieu de faire croire aux miracles et de détourner l'esprit humain de la vérité, on exposait à l'homme et surtout à l'enfant, les connaissances acquises dans le domaine scientifique ; si l'on suivait le progrès dans ses nouvelles conquêtes, l'être humain ne pourrait tomber dans ces erreurs qui déroutent parfois la plus parfaite intelligence, et il marcherait sans arrêt vers la vérité ; mais sur sa route l'homme butte contre une roche inattaquable : *l'égoïsme orgueilleux*, qui maintient l'ignorance par intérêt. Que faire si l'on est trompé, que de se dégager de l'imposture ? Je m'en suis dégagé, mais le résultat fut d'abord négatif. Lorsque ma conviction matérialiste se sentit inébranlable dans mon esprit, un fait, que j'attribue à la Providence, vint secouer dans ses bases mêmes tout l'édifice que je venais de bâtir.

(à suivre). HECTOR MALACARNE.

LA VIEILLESSE — ET APRÈS

(Extraits).

Quel changement radical subit la pensée de la société en ce qui regarde la vieillesse ! L'horreur s'en affaiblit, comme un nuage qui fond ; le cauchemar de la peur fait place à la raison, à la connaissance des choses, et l'homme commence à sourire de contentement au lieu de soupirer, et de déplorer « l'hiver de la vie ».

Cependant, il est pitoyable, même maintenant, de voir combien de gens redoutent la vieillesse. Penser qu'un oiseau en cage soupire parce qu'il va sortir de sa prison serait juste aussi insensé ; mais l'effet d'un enseignement erroné a couvert le monde d'une incessante et inutile tristesse.

. . . .

Quand la forme physique de l'homme s'affaiblit, il appelle le repos ; il a un sommeil intermittent ; pendant ce sommeil, il se prépare au changement qui va avoir lieu, parce que son âme erre dans le monde invisible et qu'il devient plus ou moins familier avec les conditions de la vie dans laquelle il va entrer ; il va et vient continuellement, telle une colombe inquiète ; bientôt il trouve que le lien est brisé ; et il est libre.

Est-il dans un monde étranger à présent ? Oh ! non, ce monde ne lui est pas tout-à-fait étranger, parce qu'il a déjà visité plusieurs de ses régions, et durant ces visites, il a formé des relations qu'il n'a jamais connues sur la terre. En conséquence il a appris beaucoup des nouvelles conditions de cette vie ; mais il a beaucoup encore à voir et à apprendre pour le développement de ses capacités.

Cependant, il est préparé à son nouvel état, parce que sa nature s'est développée ainsi qu'une simple fleur. Comme le parfum d'une rose se répand en brises embaumées, ainsi errait son Esprit lorsqu'il était encore un habitant de la terre.

Pour mieux expliquer ce simple changement appelé mort, je fournirai un exemple récent qui démontre sa similitude avec la migration d'un pays à un autre. C'est aussi simple que de voyager en wagon de chemin de fer, de Londres à toute autre ville, et de dormir pendant tout le parcours jusqu'à ce que vous arriviez à destination, et qu'alors vous vous éveilliez. Vous vous croyez encore à Londres, mais en regardant autour de vous, vous vous apercevez graduellement que votre voyage s'est achevé.

Vous n'avez pas fait attention à la transition jusqu'à ce qu'elle ait été un fait accompli ; dès lors, il n'y a eu aucune fatigue.

Vous n'avez pas remarqué que vous avez voyagé, jusqu'à ce que vous vous éveilliez, et vous aperceviez que vous êtes dans une autre localité.

. . . .

Me sentant, un soir, extrêmement fatigué, et forcé de remettre la tâche que je m'étais imposée, je me retirai tout lassé pour me reposer, en pensant à la dissolution du corps,

au changement appelé mort. Et voici à quoi je songeai :

« Quand la neige de l'hiver s'étend sur la terre dans toute sa blanche beauté, et que la froide gelée engourdit la végétation jusqu'au sommeil ; quand les vents de mars brisent les branches desséchées des arbres, et que des ondées lavent la neige, tandis que des rayons de soleil dissipent la gelée ; quand les feuilles renaissent avec une fraîcheur nouvelle, et que des fleurs embellissent la scène et embaument l'air ; — est-ce là la mort ?

Quand les chenilles cachées en de silencieux réduits se convertissent en chrysalides et reviennent en beaux papillons ; — est-ce là la mort ?

Quand les pas chancelants d'un homme mènent son corps usé au tombeau et qu'il laisse derrière lui cette dépouille mortelle, s'éveillant Esprit glorifié ; — est-ce là la mort?

Ce terme me semblait absolument impuissant à exprimer la signification du changement.

Je tombai dans un sommeil calme, le sommeil d'une âme lasse. Lorsque je redevins conscient, je découvris que j'étais dans un autre lit, dans une chambre qui m'était étrangère. D'abord, je remarquai à peine ce changement, quoique je fusse bien éveillé, et que mon intellect fût remarquablement clair, tandis que, gisant à mes côtés, était un autre homme — un jeune homme nu.

Je pensai : « Eh bien ! voilà la matérialisation la plus parfaite que j'aie jamais vue ». Il était proportionné dans tous ses membres ; j'élevai sa figure pour voir si je le connaissais, et je lui dis : « Je ne vous ai pas encore vu ; vous ressemblez un peu à T. » — Oui me répliqua-t-il. Il paraissait avoir 23 ans ; il me dit qu'il en avait 34.

Pendant que nous conversions, quatre messieurs âgés vinrent dans la chambre, ils y entrèrent à travers la porte, l'un après l'autre, et chacun me salua très cordialement en pressant ma main chaleureusement. Je pensai que c'étaient aussi des Esprits matérialisés, et je leur dis : « Je ne vous connais pas, mais je suppose que vous m'avez déjà vu. L'un d'eux, qui paraissait un peu agité, me répondit: « oui, nous voulons maintenant aller dans un autre pays ».

Mon jeune compagnon, qui était toujours à côté de moi, commença alors à me magnétiser. Je m'y soumis librement, ayant toute confiance en mes amis, et j'aurais voulu qu'ils emportassent mon esprit n'importe où ils l'eussent voulu. Je pensais à l'Italie en ce moment, mais je m'éveillai dans ma propre chambre, ne ressentant aucun mauvais effet de la magnétisation. Je compris alors qu'au lieu que mes amis fussent venus vers moi, c'était moi qui effectivement étais allé à eux, et que dans leur bonté ils m'avaient en sécurité ramené sur la terre.

Si je n'étais pas revenu, j'aurais été un Esprit libéré, quoique quelques-uns eussent appelé *mort* cette migration. F. D. S.

Traduit de l'anglais.

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'annoncer le décès de plusieurs spirites et spiritualistes bien connus.

C'est d'abord M. CHARLES FRITZ, directeur de la *Vie d'Outre-Tombe,* de Charleroi, qui s'est désincarné le 6 mars dans sa soixante-sixième année : ce vaillant spirite, dont les articles judicieux furent parfois très goûtés, se vouait à sa tâche de vulgarisation du Spiritisme avec un zèle que beaucoup pourraient imiter. Nous lui adressons notre meilleur souvenir.

C'est ensuite M. J. BOUVÉRY, auteur de nombreux articles dans la presse spirite et d'un ouvrage paru il y a quelques années : *Le Spiritisme et l'Anarchie.* On n'a pas oublié le rôle important que joua Bouvéry dans l'organisation du Congrès de 1889. Eloigné du Congrès de 1900 par la maladie, il vient de mourir, emportant, comme homme, les regrets de tous ceux qui l'ont connu. Comme polémiste, on peut considérer que, s'il dépassa quelquefois le but, ce fut toujours en pleine sincérité et pour servir la cause du progrès, de la justice et de la vérité. Nos fraternels hommages à cet Esprit d'avant-garde.

La *Théosophie* vient de perdre un de ses membres les plus éminents : M. PAUL-JEAN-HENRY GILLARD. Cet Esprit aussi modeste qu'éclairé laisse parmi nous, qui avons apprécié son rôle fraternel dans la préparation du Congrès de 1900, un souvenir qui ne s'effacera pas.

Enfin, nous signalerons la désincarnation de M. MARIUS DECRESPE, écrivain spiritualiste qui donna, jadis, des articles de controverse au « Progrès spirite ».

Une pensée du cœur à tous ces chers Esprits.

LA REDACTION.

LA DAME BLANCHE DE STOCKHOLM

Le pasteur suédois Wadstrœm, dans un volume de *Souvenirs* paru tout récemment,

rapporte le fait suivant, qu'il tient de la princesse Eugénie, sœur du roi Oscar de Suède, morte il y a quelques années, et qui s'exprima en ces termes :

⁂

Vers la fin du mois de mars 1871, peu de temps avant la mort de la reine Lovisa, j'avais passé une soirée auprès de ma mère, la reine-douairière Josefina.. Nous étions l'une et l'autre très heureuses de la bonne tournure que la maladie de la reine semblait avoir prise, car les médecins venaient de nous donner les meilleures espérances de guérison prochaine. Il était déjà tard ; je me disposais à souhaiter une bonne nuit à ma mère et à me retirer dans mes appartements, quand le camérier de service nous annonça qu'un grand incendie venait de se déclarer non loin du château. Ma mère me demanda si je voulais l'accompagner dans la grande galerie d'où l'on pouvait apercevoir le feu. Un domestique nous précéda pour faire de la lumière dans les appartements que nous devions traverser et nous nous rendîmes dans la grande galerie où nous contemplâmes longtemps le spectacle à la fois grandiose et affreux qui s'offrait à nos regards.

Quand nous fûmes sur le point de regagner nos appartements, ma mère proposa de passer par les appartements du roi (Charles XV) pour aller nous informer de l'état de la malade.

Quand nous parvînmes au salon d'où l'on a accès dans l'appartement de la reine par un grand escalier, je vis une dame de haute stature, aux traits distingués, qui se tenait droite au milieu du salon, juste sous le grand lustre. Elle portait une robe d'*atlas* blanche et un grand collet de dentelles qui arrivait jusqu'aux épaules. Je crus tout simplement que c'était une dame d'honneur de la reine, qui avait reçu ordre d'attendre le retour de la reine douairière pour lui donner des nouvelles de l'état de la malade.

Cette personne nous considérait sans se détourner, sans modifier sa position, sans le moindre mouvement dans sa physionomie. Comme je ne l'avais encore jamais vue à la cour, je voulus d'abord demander tout bas à ma mère qui elle était. Mais je me retins, parce que je pensai que la reine-douairière (ma mère) allait sans doute lui adresser quelques mots et lui demander son nom.

Je fus donc grandement étonnée quand je vis que nous passions auprès de la dame, sans que ma mère parût s'être aperçue de sa présence. Je ne le fus pas moins de remarquer que cette personne ne faisait pas la révérence de rigueur. Mais il ne me vint pas à l'esprit qu'il pût y avoir quoi que ce soit de surnaturel en cette affaire : je pensai que la dame d'honneur n'avait pas encore été présentée à la cour et que ma mère faisait comme si elle ne la voyait pas. C'était la seule explication plausible.

Toutefois, je trouvais bien étrange que ni l'une ni l'autre de nous ne connût cette nouvelle dame d'honneur. Mais comme la reine-douairière ne faisait aucune observation à ce sujet, je me tus.

Quand nous eûmes atteint la porte de sortie du salon, je me retournai et vis la Dame en blanc toujours immobile sous le lustre. Je la considérai un instant et alors seulement, elle fit quelques pas, comme pour se rapprocher de nous.

Dans la pièce qui fait suite à ce salon, j'adressai la parole à ma mère et lui demandai : « Qui était-ce donc, cette dame?

— Qui, répondit ma mère étonnée? Quelle dame ?

— Cette dame tout en blanc qui se tenait là toute droite et qui ne nous a pas saluées?

Ma mère s'arrêta et d'une voix toute tremblante, comme si la peur l'eût saisie, elle me dit : Tu as vu une dame en blanc dans ce salon qui conduit à l'appartement de la reine ?

Sans pouvoir m'expliquer pourquoi, je sentis qu'une angoisse incompréhensible me gagnait moi aussi.

— Oui, répondis-je, sans aucun doute. Elle était toute droite sous le lustre. Vous ne l'avez donc pas vue? Tenez, je vais ouvrir la porte pour voir si elle est encore là.

Mais ma mère me saisit la main et me retint, et me dit : « Je t'en prie, ne dis rien à personne pour le moment ; ne raconte pas ce que tu as vu. C'est peut-être la Dame blanche, et si c'est elle, c'est qu'un grand malheur va arriver ; probablement, c'est que la reine va mourir ».

Je me retirai chez moi le cœur plein d'angoisse. Je priai avec ferveur pour la reine et pour mon frère qui allait peut-être faire une perte cruelle et il se passa de longues heures avant que je pusse m'endormir.

Le lendemain, le bulletin des médecins annonçait une aggravation inquiétante de l'état de la reine. Elle mourut trois jours après.

⁂

Ici finit le récit de la princesse Eugénie, tel que nous le rapporte le pasteur Wadstrœm.

P.

(*L'Echo du Merveilleux*).

Le Gérant : A. BOYER. Mayenne, Imprimerie CH. COLIN